

LE CADET DE LA VERENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

Nous avons dit que les Assinibouëls en traversant la rivière en face du fort avaient détaché quelques uns des leurs sur la piste encore fraîche de Pierre.

Cette meute suivait Brossard, adopté par cette tribu de peaux-cuivrées. Le drôle s'était dit, en apercevant les traces des trois *raquetteurs*, que M. de la Vérendrye ou M. de Noyelles, voire les deux, avaient dû passer par là, se rendant à la fameuse cachette mentionnée dans les papiers de l'amulette.

Il n'avait pas tardé à se rapprocher et à reconnaître M. de Noyelles et ses aides.

Il les laissa continuer leur marche, voulant découvrir leur secret. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la grotte il se dit qu'enfin il les tenait !

C'est lui qui envoya deux balles, l'une au Renard, l'autre dans la porte, le soir, au moment du repas des hommes qu'il traquait ; et c'est lui encore qui fit un brasier immense à l'entrée de la grotte pour asphyxier ceux qu'il y savait enfermés.

Mais ses desseins ne devaient aboutir à rien.

Un matin, le cinquième depuis qu'il poursuivait Pierre, il vit à l'est un panache de vapeur épaisse balayé par la brise très fraîche qui soufflait de l'ouest. Ne comprenant pas exactement ce que cela signifiait, mais ayant un vague pressentiment que la grotte recelait une issue autre que l'entrée surveillée par ses Assinibouëls, et que la fumée avait suivi cette voie, il voulut s'assurer du fait par lui-même.

Il rassembla quelques hommes et s'élança vers l'endroit d'où la fumée sortait encore, à l'autre bout de la Pipe.

Comme il s'arrêtait à la petite sapinière décrite sur la seconde carte de l'amulette, il aperçut une chose étrange qu'il reconnut bientôt.

Poussant un cri de rage, il redoubla de vitesse, mais il était écrit qu'il serait en retard.

Un grand traîneau, muni de trois patins, deux à l'avant et le dernier en arrière, formant gouvernail, venait de sortir de la coulée, tiré par Pierre et ses aides.

Ce traîneau singulier avait un mât dont la voile—une voile carée—était composée des couvertures de laine apportées par monsieur de Noyelles pour se garantir du froid, le soir.

Cette voile mesurait dix pieds de large par douze de hauteur.

Aussitôt hors de la coulée, les trois hommes prirent place sur le traîneau, Pierre à la barre et le Renard et son frère sur le gaillard d'avant, c'est-à-dire chacun sur un patin.

En entendant le cri de Brossard, les gens du voilier à patin tournèrent la tête et reconnurent le misérable qui voulait leur vie et leur or.

La voile s'enfla, et le traîneau s'ébranla.

Brossard et ses hommes arrivaient.

—Dieu nous soit en aide ! murmura de Noyelles.

Et il fit le signe de la croix.

Mais le vent augmenta et Pierre eut la satisfaction de voir son travail couronné de succès ; le traîneau, maintenant bien enlevé, glissait sur la surface durcie de la neige, comme un oiseau qui rase la cime des vagues.

Chaque instant voyait sa vitesse s'accroître jusqu'à son plus haut degré.

Les deux Yhatchélinis se tenaient solidement cramponnés à leur poste, probablement un peu effrayés de cette allure rapide qu'ils n'avaient jamais éprouvée auparavant.

Pierre calme et souriant gouvernait bien.

Ils étaient sauvés !

Il va sans dire que l'or qu'ils allaient chercher n'avait pas été abandonné à la Pipe.

XVI

MADEMOISELLE D'AMPURIAS

Le retour de Pierre au fort, dans son étrange traîneau, avait fait sensation parmi la garnison, et fourni matière à maints contes de la part des vieux braves qui formaient l'effectif de Joseph.

Le Renard et l'Écureuil apprirent avec une vive douleur le massacre de leurs parents et amis. Leur sœur qui servait Mlle d'Ampurias avait aussi échappé au drame sanglant. Les deux frères aimaient beaucoup les visages pâles et demandèrent l'autorisation de toujours demeurer avec eux ; Joseph la leur accorda volontiers.

L'hiver déjà avancé à cette époque—l'on était au mois de février—s'écoula sans que d'autres sauvages se montrassent de loin ou de près aux hôtes du poste français.

Le printemps renaissait, et Joseph songea à revoir M. de Niverville.

Il mit ses embarcations d'écorce de bouleau en bon état, prépara tout pour son départ, et, dès qu'il jugea la rivière navigable, il embarqua.

La rivière, grossie par les eaux du printemps, coulait plus rapide, et les voyageurs éprouvèrent moins de fatigues pour le retour qu'à leur venue en 1751. Leurs canots filaient comme des flèches sur le cours d'eau.

Un jour, de Noyelles disait à son ami :

—Si nous posions un mât et une corde à chaque esquif, ne pourrions-nous pas accélérer sensiblement notre vitesse ?

La proposition fut mise en pratique et, en effet, donna une allure plus grande aux légères barques.

Les voyageurs n'aterrissaient que le soir, pour prendre un peu de repos.

Pierre et Joseph avaient bien hâte d'arriver à bon port, pour deux raisons : Ils avaient à bord une charge précieuse en la personne de la belle Espagnole, et de la richesse extraite du flanc de la montagne la Pipe.

Pour rompre la monotonie de la route et créer une diversion dans leurs entretiens, dona Maria décida de faire, à Joseph et à Pierre, le récit des terribles épreuves qu'elle avait traversées.

Ce fut d'une voix émue qu'elle commença, une après-midi de mai, l'histoire que nous allons esquisser.

—Mon père, dit-elle, avait nom le vicomte d'Ampurias et possédait la château et les terres dépendant de ce titre. Ce domaine est situé au nord-est de l'Espagne, près de la frontière française.

—Nous demeurons à une lieue et demie du rivage de la mer ; c'est ce qui explique peut-être l'amour que mon père avait depuis son enfance pour la vie de marin.

—Jeune homme, il entra dans la marine royale. C'était réellement la vie qui lui convenait, s'il faut en juger par les promotions brillantes qu'il reçut à la suite d'engagements, de batailles ou de combats navals.

—Or, un matin—mon père avait alors trente ans, je crois,—il revenait d'Iviza, en l'île du même nom, et croisait sur les côtes de la province d'Alicante, lorsqu'il vit à l'horizon une voile fuyant ; il la reconnut à l'aide de sa lunette pour un corsaire algérien. Ce gaillard lui semblait s'esquiver après avoir fait un mauvais coup et mon père entra aussitôt en chasse. Quoique le bandit arabe eût un fin voilier, la frégate *La Murcia*, commandée par le vicomte, marchait bien aussi et ne tarda pas à montrer sa supériorité sur l'ennemi, qui fut rejoint et forcé d'accepter le combat. La victoire, après une lutte opiniâtre, se décida en faveur des couleurs espagnoles.

En visitant la prise qu'il venait de faire, mon père eut le bonheur de rendre la liberté à plusieurs de ses compatriotes ; entr'autres, à la belle et riche senorita de Villajoyosa, faite captive, la nuit précédente, en son castel sur le bord de la mer, à l'embouchure de la Seco, dans la province d'Alicante.

—Que vous dirai-je de plus, senors ?

—Le vicomte aima et épousa cette jeune personne qui devint ma mère.

—Mlle de Villajoyosa était orpheline et relevait de tutelle. Pour fêter sa majorité, elle avait convié à son château, les seigneurs et les belles Espagnoles des environs. C'est sur ces entrefaites que les pirates redoutables d'Alger descendirent sur ce point du littoral. Ils n'eurent pas tout à fait beau jeu, quoiqu'ils dussent sortir vainqueurs de cette affaire. Nos gentilshommes s'appêtant à s'amuser ne portaient à leurs côtés que des épées de parade, et furent obligés de plier sous le choc d'un ennemi supérieur en nombre. Les Arabes firent alors une riche moisson ; mais leur triomphe devait être éphémère.

RÉGIS ROY.